



 **Sémiotique
du design d'information (3)**

Le langage visuel est-il universel ?

Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine

24 juin 2019

La diffusion massive du design d'information dans les journaux et, plus largement sur les documents et applications numériques, laisse aujourd'hui augurer un « devenir visuel » de l'information. Tout se passe comme si on demandait au langage visuel de dépasser « la barrière de la langue » tel un nouvel espéranto. Or les questions posées par ces diverses propositions numériques (quelle information ? Pour qui ? Sur quel support ?...) repoussent dans l'implicite une interrogation pourtant essentielle : le visuel est-il un langage universel ? D'un côté, la question renvoie les sémioticiens aux fondamentaux de leur discipline ; de l'autre, elle confronte les designers à une injonction paradoxale : alors que la question identitaire se pose de façon de plus en plus aigüe, on les presse de développer un langage compréhensible par tous.

Envisagée à partir de la théorie, la question de l'universalité d'un langage reçoit une réponse tranchée : la signification ne se conçoit jamais qu'à l'intérieur d'une société ou d'une culture donnée (Saussure 1916 ; Greimas 1984 ; Courtés 2007). Pas plus que le verbal ou le gestuel, le visuel ne saurait donc prétendre à une compréhension universelle. Une petite réflexion suffit pourtant à nuancer cette réponse catégorique en entrevoyant une possible codification. Le principe d'une règle d'interprétation partagée réunit en effet l'approche peircienne (1960 [1903]) qui décrit un mouvement de la pensée allant de l'icone au symbole, et celle de Hjelmslev (1968) reprise par Floch (1985) avec la distinction des systèmes sémiotiques que sont les langues naturelles, et des systèmes symboliques et semi-symboliques qui sont les terrains privilégiés des langages plastiques et gestuels.

La question de l'universalité suppose en outre qu'il n'existe qu'un seul langage visuel dont les formes diversifiées seraient régies par le même code. Le Groupe μ (1992) a ainsi pro-

posé une rhétorique générale fondée sur une double hypothèse, la première voulant que « des lois générales de la signification et de la communication » partagées par le visuel et le verbal produisent « des effets de polyphonie », autrement dit des écarts permettant de construire une rhétorique et, la seconde, que des mécanismes généraux sont à l'œuvre dans le visuel, « généraux donc indépendants du domaine particulier où ils se manifestent » (1992, 9). Cette rhétorique générale surmonterait la diversité des études apparentées à la critique d'art qui, selon ces auteurs, se consacrent à des « énoncés particuliers » et élaborent des « modèles ad'hoc » (1992, 10).

Entre ces « modèles ad'hoc » et la proposition de rhétorique générale du Groupe μ , on pourrait avancer l'idée de micro-systèmes caractérisant des genres visuels. La discussion ne porterait plus alors sur les rapports de forces entre les langages visuel et verbal, dont l'efficacité est invariablement mise en comparaison, mais confronterait les différents langages visuels, nous amenant à convenir que certains reposent sur des codes visant le plus large partage et d'autres non. La comparaison ferait apparaître deux extrêmes : la signalétique et son langage symbolique d'une part, et l'œuvre d'art (Eco 1962) d'autre part ; une signification monosémique contre une signification polysémique ou pansémique (Bertin 2005 [1967] ; 6). La signalétique, la cartographie (Tufte 1986) et la graphique (Bertin 2005 [1967]) entreraient dans la première catégorie. Au lieu de partir des genres, la discussion pourrait s'attacher à une phénoménologie de la forme qui réévaluerait les modèles husserlien ou peircien (Petitot 2008 ; Bordron 2013) pour rendre compte d'un fond perceptif commun en amont des investissements culturels. Elle prendrait acte d'un niveau élémentaire où des formes géométriques simples (cercle, trait) pourraient

être considérées comme universelles (Thom 1973), l'ambiguïté venant avec la complexification progressive des formes et l'interprétation.

En mettant en évidence l'opposition entre des systèmes clos visant l'universalité et des systèmes ouverts à l'interprétation, cette discussion ouvre la porte aux propositions des designers qui se saisissent du visuel pour élaborer toutes sortes d'interfaces. A titre d'exemple, on pourrait citer le projet Refugeye <<http://designandhuman.com/sitehtml/refugeye.html>>, application téléchargeable comportant un catalogue de cent-cinquante éléments graphiques, qui constitue une sorte de dictionnaire visuel permettant aux populations migrantes d'affronter leurs déficits linguistiques.

Sollicité comme un espéranto facilitant la communication, le recours massif au langage visuel s'inscrit à un moment précis de l'histoire du numérique marqué à la fois par l'augmentation et la diversification du nombre de données à traiter, la mobilité des supports et surtout, leur utilisation par des usagers novices censés contribuer eux-mêmes aux applications par l'apport de leurs propres données. Dans ce contexte où les ressources numériques doivent être présentées de la manière la plus claire, en limitant les ambiguïtés interprétatives, le visuel s'impose comme le langage le plus adéquat. On aperçoit ainsi le paradoxe : si l'argument d'un langage visuel universel ne peut être retenu théoriquement, les designers lui apportent tout de même une validation pratique avec des « catalogues de pictogrammes », des « banques de logos » et divers répertoires de figures qui visent la compréhension la plus large.

La journée d'étude du programme SEMDI (Sémiotique du design d'information) financée par la région Nouvelle-Aquitaine entend observer ce paradoxe en argumentant les deux approches et en nourrissant la théorie par les propo-

sitions de designers. Que « disent » exactement ces langages visuels ? Quelles formes « disent » quoi ? Ces langages assurent-ils la communication, la compréhension et la mémorisation ? Quel rapport entretient leur efficacité avec la mimésis ? Si des formes géométriques élémentaires peuvent être considérées comme universelles, sont-elles utiles à la communication et suffisent-elles à décrire une action, par exemple ?

La journée réunira sémioticiens, chercheurs en sciences de l'information et de la communication, psychologues, designers et chercheurs en design pour, à partir de propositions créatives, cerner l'efficacité des langages visuels. Par ce croisement des regards, nous nous efforcerons de comprendre « ce que peut », et « ce que fait » le visuel.

- Journée d'étude SEMDI, le 24 juin 2019, salle Jean Borde, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine. Organisation : Anne Beyaert-Geslin, MICA. Contact <anne.geslin-beyaert@u-bordeaux-montaigne.fr>



Programme

8h 45 - Accueil

9h - Introduction

9h 15-10h

Ludovic Chatenet, Université Bordeaux Montaigne/MICA & **Audrey Moutat**, université de Limoges/CeReS : *Penser l'universalité du visuel : perception, iconicité et formes sémiotiques*

10h-10h 45

Andrea Alexander, Université Bordeaux Montaigne/MICA : *Du silence des cabinets à la lumière des abbayes : origines du langage visuel didactique dans le livre consacré*

10h 45-11h 30

Pierluigi Basso Fossali, Université Lumière-Lyon 2/ICAR-CNRS : *Pasigraphie et espéranto visuel : raisons métalinguistiques et tentations universalistes*

11h 30-12h 15

Manuel Zacklad, Conservatoire national des arts et métiers/Dicen-IDF : *Complémentarité entre systèmes d'organisation des connaissances symbolique, algorithmique, visuel et incarné dans les dispositifs transmédia*

Déjeuner

14h 15-15h

Vivien Lloveria, Université de Limoges/CeReS : *Prévenir le plus grand nombre : la question de l'universalité de l'alerte*

15h -15h 45

Hélène Sauzéon, Université de Bordeaux/INRIA : *Technologies pour le handicap cognitif : Rôle de l'image*

Pause-café

16h-16h 45

Marie-Julie Catoir, Université de Nîmes/PROJEKT : *La co-conception d'une application de santé mobile pour le sommeil : vers un design social des interfaces numériques ?*

16h 45-17h 30

Stéphanie Cardoso, Université Bordeaux Montaigne/MICA : *La pensée visuelle en design : perception, conceptualisation et formalisation*

17h 30 - Conclusions